
Henning
Mankell
Les bottes suédoises
ROMAN
SEUIL

# LES BOTTES SUÉDOISES

*HENNING MANKELL*

# LES BOTTES SUÉDOISES

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR ANNA GIBSON

*ÉDITIONS DU SEUIL*
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Svenska gummistövlar*
© original : Henning Mankell, 2015
Éditeur original : Leopard Förlag, Stockholm
ISBN : 978-91-7343-600-7

Cette traduction est publiée en accord
avec Leopard Förlag, Stockholm,
et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN 978-2-02-130390-2

© Août 2016, Éditions du Seuil pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour Elise*

Le présent récit est la suite indépendante
du roman *Les Chaussures italiennes*.

*Quelques années ont passé.*

Il a beaucoup appris, celui qui connut la douleur.
*La Chanson de Roland*, CCXI

# I

# L'Océan Nu

# 1

Ma maison a brûlé par une nuit d'automne. C'était un dimanche. Le vent s'était levé dans l'après-midi et, le soir, l'anémomètre indiquait des rafales à plus de 70 km/h.

Un vent du nord, très froid pour la saison. En allant me coucher vers vingt-deux heures trente, j'ai pensé : Voici la première tempête de l'année.

Bientôt l'hiver. Une nuit, la glace commencerait son lent travail jusqu'à recouvrir entièrement la mer autour de mon île.

J'avais mis des chaussettes aux pieds en me couchant le soir. Le froid prenait ses quartiers.

Un mois auparavant, j'avais réparé tant bien que mal le toit de la maison. Un gros travail pour un seul homme, beaucoup de tuiles abîmées qu'il fallait desceller, enlever, remplacer. Mes mains, autrefois habituées aux interventions chirurgicales complexes, n'étaient pas faites pour cela.

Ture Jansson, l'ancien facteur de l'archipel, désormais à la retraite, a bien voulu aller chercher les nouvelles tuiles au port et me les apporter. Il a refusé que je le paie. Vu que je le soigne gratuitement depuis toujours sur le banc de mon ponton, il s'est peut-être dit qu'il me devait un service.

Pendant des années, je l'ai examiné pour une quantité innombrable de maux imaginaires. J'ai palpé son dos et ses bras, je suis allé chercher le stéthoscope que je garde suspendu à un

crochet dans la remise, j'ai ausculté son cœur et ses poumons. Jamais, au cours de ma carrière de médecin, je n'ai rencontré quelqu'un qui soit tenaillé par une telle peur de la maladie alors qu'il se porte comme un charme. Jansson est un hypocondriaque professionnel. Pratiquement son deuxième métier.

Une fois, il s'est plaint d'avoir mal aux dents. Ce jour-là je l'ai envoyé paître. Je ne sais pas s'il est allé voir un dentiste. D'ailleurs, a-t-il jamais eu la moindre carie ? J'en doute. Peut-être s'était-il fait mal à force de grincer des dents dans son sommeil ?

La nuit de l'incendie, j'avais pris un somnifère comme d'habitude et je m'étais endormi rapidement.

J'ai été réveillé par la sensation que de puissants projecteurs s'allumaient tous à la fois, qui m'ont aveuglé lorsque j'ai ouvert les yeux. Puis j'ai vu une épaisse couche de fumée grise. Je me suis jeté hors du lit, hors de la chambre, j'ai dévalé l'escalier. J'ai noté que l'horloge au mur indiquait minuit passé de dix-neuf minutes, et que j'étais pieds nus – j'avais dû me débarrasser des chaussettes dans mon sommeil, à cause de la chaleur. J'ai attrapé l'imperméable noir suspendu à côté de la porte, j'ai enfilé mes bottes en caoutchouc. La deuxième m'a donné du mal, mais j'ai quand même réussi à la mettre. Je me suis précipité dehors.

La maison brûlait de partout. Le bruit était assourdissant. J'ai dû descendre jusqu'au ponton avant que la chaleur ne devienne supportable. Ensuite, je n'ai plus bougé. Bras ballants, je suis resté là à contempler le spectacle de ma maison qui disparaissait en fumée. Pas une seconde je n'ai pensé à ce qui avait pu provoquer le désastre. Je regardais simplement ce spectacle irréel qui se déroulait sous mes yeux. Mon cœur battait à se rompre, prêt à exploser dans ma poitrine. L'incendie se déchaînait autant en moi qu'au-dehors.

Le temps lui-même avait fondu dans le brasier. Des bateaux commençaient à arriver, des voisins mal réveillés débarquaient

les uns après les autres. Mais je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé ensuite, ni même de l'identité de ces gens, pourtant familiers. Mon regard était rivé aux flammes, aux gerbes d'étincelles qui jaillissaient vers le ciel nocturne. L'espace d'un instant, en une vision effrayante, j'ai cru apercevoir les silhouettes voûtées de mes grands-parents.

Nous ne sommes pas nombreux sur les îles pendant la saison d'hiver, quand les estivants sont partis et que les derniers voiliers ont regagné leur port d'attache. Mais quelqu'un avait dû voir le feu se refléter, le réseau téléphonique avait fait le reste, et tout le monde voulait à présent se rendre utile. Les gardes-côtes sont arrivés à leur tour et ont déployé leur matériel, pompes et lances d'incendie, mais il était trop tard ; l'odeur est devenue insoutenable. Le bois, le papier peint, le linoléum et le plastique brûlés combinés à l'eau de mer dégagent une puanteur qu'on a peine à oublier.

L'aube s'est levée sur un spectacle de désolation. La belle maison de mes grands-parents n'était plus qu'un amas de ruines nauséabondes. Entre-temps, le vent était retombé. La tempête poursuivait sa route vers le golfe de Finlande.

C'est à ce moment, tandis que le jour se levait, que j'ai eu la force de m'interroger pour la première fois sur la cause de la catastrophe. Je n'avais pas allumé de bougies la veille au soir ni laissé brûler la moindre lampe à pétrole. Je n'avais pas fumé ni allumé un feu dans la cheminée. Le circuit électrique avait été refait à neuf l'année précédente.

Il n'y avait pas d'explication. À croire qu'elle avait pris feu de sa propre initiative.

Comme si une maison pouvait se saborder elle-même à force de vieillesse, de fatigue, d'ennui.

J'ai compris alors que ma conception de l'existence avait toujours reposé sur une idée fausse. Quand j'avais emménagé sur l'île, après l'erreur fatale qui avait coûté un bras à une jeune

femme, c'était avec la certitude que cette maison serait encore debout longtemps après ma mort.

Je m'étais trompé.

Les chênes, les bouleaux, les aulnes avaient été épargnés. Mais de la belle maison de mes grands-parents, il ne subsistait désormais que les fondations. Elles étaient là, devant moi, noires de suie – de grands blocs de pierre taillée qui avaient autrefois été halés sur la glace depuis l'ancienne carrière de Håkansborg, sur la côte.

J'étais si absorbé par mes réflexions que j'ai sursauté en découvrant soudain la présence de Jansson à mes côtés. Il portait ses gants de motard. Je les reconnaissais. C'étaient ceux qu'il mettait en hiver dès que la glace s'installait et qu'au lieu du bateau il se servait de son hydrocoptère pour transporter le courrier.

Il observait mes bottes. Mes vieilles Tretorn vertes en caoutchouc. En baissant les yeux, j'ai vu que, dans ma panique, j'avais enfilé deux pieds gauches. Je comprenais mieux pourquoi j'avais eu tant de mal à passer la deuxième et à me déplacer ensuite.

– Je peux te donner une botte si tu veux, a dit Jansson. J'en ai plusieurs à la maison.

– Je dois en avoir dans la remise…

– Non. J'ai regardé. Il y a juste une paire de crampons comme on en mettait dans le temps pour la chasse au phoque.

Le fait que Jansson soit allé vérifier tout cela n'aurait pas dû m'étonner. Je savais depuis longtemps qu'il ne se gênait pas pour fouiner dans ma remise à bateaux. C'était sa nature. J'avais soupçonné très tôt qu'il lisait tout ce qui passait entre ses mains.

Jansson avait l'air fatigué après cette longue nuit.

– Où vas-tu habiter maintenant ?

Je n'ai pas répondu. Je n'en avais aucune idée.

Je suis remonté vers les ruines en clopinant. Voilà ce que je

possédais à présent. Deux bottes gauches. Tout le reste avait disparu. Je n'avais même pas de vêtements à me mettre.

À cet instant, en réalisant la véritable ampleur du désastre, j'ai été traversé par un long cri d'angoisse. Mais aucun son n'est sorti. Je n'entendais rien ; tout était silencieux.

Jansson est reparu à mes côtés. Je détestais sa façon sournoise de se déplacer ; cet homme-là semblait avoir des coussinets à la place des pieds. Pourquoi l'incendie n'avait-il pas détruit sa misérable maison de Stångskär plutôt que la mienne ?

Il a eu un mouvement de recul comme s'il avait lu dans mes pensées.

– Tu peux toujours loger chez moi en attendant, si ça t'arrange.

Je ne savais pas quoi dire.

– Je te remercie.

Au même moment, j'ai aperçu la caravane de ma fille Louise entre les aulnes, dissimulée en partie par les branches basses du grand chêne qui n'avait pas perdu toutes ses feuilles.

– Il me reste la caravane. Je peux habiter là.

Jansson m'a dévisagé, l'air incrédule. Mais il n'a rien dit.

Tous ceux qui étaient venus prêter main-forte au cours de la nuit retournaient à présent à leurs bateaux. Avant de partir, ils passaient me voir à tour de rôle. N'hésite pas, surtout. Tu sais que tu peux nous appeler si tu as besoin de quoi que ce soit.

La vérité était qu'en quelques heures ma vie avait tellement changé que j'avais soudain besoin de tout. Je n'avais même plus une paire de bottes qui m'appartienne.

# 2

J'ai regardé disparaître les bateaux l'un après l'autre. Le bruit des moteurs s'est estompé.

Je connaissais tous ces gens par leur nom. La vie de l'archipel est dominée par deux familles, et la plupart de leurs membres sont brouillés entre eux. Ils se voient seulement lors des enterrements ou en cas de force majeure, un naufrage par exemple. À cette occasion une trêve s'instaure, et on rouvre les hostilités dès que le calme est revenu.

Mon grand-père, lui, était un Lundberg – famille de peu d'influence, qui s'est toujours arrangée pour rester en dehors des conflits. En plus, il avait fait le choix de se marier avec une native de la lointaine île d'Åland.

Quant à moi, mes origines ont beau me rattacher à l'archipel, je reste un étranger. Pour les gens d'ici, je suis le médecin qui vit reclus sur l'île des Lundberg. C'est un atout, bien sûr, d'avoir des connaissances médicales, ça fait de moi quelqu'un d'utile. Mais je n'appartiendrai jamais vraiment à leur communauté. En plus, ils savent que je me baigne tous les jours dans la mer, y compris en hiver. J'ouvre un trou dans la glace et je m'y plonge sitôt levé chaque matin. Ils voient ça d'un œil très méfiant. Ils pensent que je suis fou.

De façon générale, ils s'interrogent depuis le début sur la vie que je mène. Que suis-je venu faire ici tout seul ? Je ne pêche

pas, je ne suis pas membre de l'Association de l'Archipel ni de quoi que ce soit d'autre. Je ne chasse pas, et je ne m'occupe même pas de réparer ma remise à bateaux qui en aurait pourtant besoin, tout comme mon ponton, d'ailleurs, dont le pilier en pierre a été bien attaqué par la glace ces derniers hivers.

Les rares habitants à l'année se méfient donc de moi. Les estivants, eux, me trouvent chanceux d'échapper au bruit et à l'agitation de la ville.

Une fois, j'ai vu arriver un couple sur un yacht. J'allais descendre au ponton pour leur dire d'aller mouiller ailleurs quand j'ai aperçu un enfant à bord. Les parents m'ont expliqué qu'ils avaient entendu parler de moi, le médecin de l'archipel, et qu'ils étaient très inquiets pour leur fils, qui était couvert d'éruptions. On l'a allongé sur le banc du ponton et je n'ai pas mis longtemps à constater que le gamin avait mangé trop de fraises et qu'il l'avait mal supporté. J'ai déniché dans ma cuisine une boîte d'antihistaminiques que je leur ai rapportée. Après cela, ils voulaient absolument me payer, mais j'ai refusé et je suis resté sur le ponton jusqu'à ce que leur engin ait disparu derrière l'île de Höga Tryholmen.

J'ai toujours veillé à avoir une importante réserve de médicaments pour mon usage personnel. Je ne suis pas hypocondriaque, mais je préfère être tranquille. Je n'aimerais pas me réveiller en pleine nuit avec un infarctus sans pouvoir m'administrer au moins les premiers secours que je recevrais dans une ambulance. En plus des médicaments et des préparations injectables, j'ai stocké quelques bouteilles d'oxygène.

Je regrette aujourd'hui ce choix que j'ai fait autrefois de devenir chirurgien. Je comprends mieux mon père, lui-même serveur de profession, qui m'avait regardé d'un air de regret en me demandant si je pensais vraiment que c'était un travail épanouissant que de farfouiller dans le corps des autres.

J'avais quinze ans. Je lui avais répondu que j'étais sûr de moi.

Ce que je ne lui ai jamais dit, c'est que je ne croyais pas être capable de mener ces études à bien. J'ai été le premier surpris d'obtenir mon diplôme. À partir de là, je ne pouvais plus revenir en arrière.

C'est la vérité : je suis devenu médecin parce que j'avais annoncé à mon père que telle était ma décision. S'il avait décédé avant la fin de mes études, j'aurais tout de suite bifurqué vers un autre métier.

Qu'aurais-je fait de ma vie dans ce cas ? Je n'en sais rien. J'aurais sans doute emménagé plus tôt sur l'île. Mais de quoi j'aurais vécu, je l'ignore.

Les derniers bateaux ont disparu dans la brume du petit matin. La mer, les rochers, tout était plus gris que jamais. Sur place, il ne restait que Jansson et moi. Les ruines de ma maison répandaient une odeur pestilentielle. De temps à autre, une flamme renaissait brièvement des poutres calcinées. J'ai ceinturé l'imperméable autour de mon pyjama et j'ai fait de nouveau le tour du désastre. L'un des pommiers plantés par mon grand-père était devenu tout noir. On aurait dit un décor de théâtre. Un tonneau d'eau de pluie avait fondu dans la chaleur du brasier ; l'herbe tout autour était noire elle aussi.

J'éprouvais un désir irrépressible de hurler. Mais tant que Jansson s'entêtait à rester là, je ne pouvais rien faire. Or je n'avais pas la force de le chasser et je savais que j'avais encore besoin de lui.

Je suis revenu sur mes pas.

– Je voudrais te demander un service. Peux-tu me trouver un portable ?

– Pas de problème, j'ai un téléphone de rechange à la maison, je peux te le prêter.

– Juste le temps que j'en rachète un.

Jansson a compris qu'il me le fallait le plus vite possible ; il est parti. Son bateau est l'un des derniers de l'archipel à posséder

un moteur semi-diesel deux temps à boule chaude qu'il faut démarrer au chalumeau. Lorsqu'il acheminait le courrier, il en avait un autre, plus rapide, un chalutier dont il avait trafiqué le moteur. Mais le lendemain de son départ à la retraite il l'a vendu et il s'est remis à utiliser le vieux bateau en bois hérité de son père. J'ai tout entendu sur l'histoire de ce bateau, sur le petit chantier naval de Västervik où il a été construit en 1923 et sur son moteur, qui est d'origine et en parfait état de marche.

Je suis resté là, sans bouger, pendant qu'il faisait chauffer la boule. Je l'ai entendu actionner le lourd volant d'inertie, puis j'ai vu sa tête émerger du poste de pilotage ; il agitait la main.

La tempête de la nuit avait fait place à un grand silence. Il n'y avait pas un souffle de vent. Une corneille observait les vestiges noircis depuis une branche d'arbre. J'ai ramassé une pierre, je l'ai visée ; elle s'est envolée lourdement.

Je suis monté à la caravane. J'ai refermé la porte et je me suis laissé aspirer par la douleur et le chagrin. Le désespoir était perceptible jusque dans mes orteils, il me donnait chaud comme si j'avais de la fièvre. J'ai poussé un long cri. Puis j'ai fondu en larmes. Je n'avais pas pleuré ainsi depuis que j'étais enfant.

Je me suis allongé sur la couchette. La tache d'humidité au plafond me paraissait soudain avoir la forme d'un fœtus. Toute mon enfance et mon adolescence avaient été marquées par la terreur omniprésente de l'abandon. La nuit, parfois, je me réveillais et j'entrais à pas de loup dans la chambre de mes parents pour vérifier qu'ils étaient encore là, qu'ils n'étaient pas partis en me laissant seul. Si je ne les entendais pas respirer, ma première pensée était qu'ils étaient morts. Alors je me penchais sur l'un, puis sur l'autre jusqu'à être certain qu'ils étaient vivants.

Je n'avais aucune raison d'avoir peur de la sorte, entre une mère dont la principale préoccupation était que je reste propre et bien habillé et un père qui soulignait sans cesse l'importance d'une bonne éducation, clé de toute réussite future. Il était

rarement là, mais s'il lui arrivait d'avoir un jour de congé ou de se retrouver provisoirement au chômage après avoir eu des mots avec un maître d'hôtel, il ouvrait aussitôt son école privée, dont j'étais l'unique élève. Il entreprenait alors de m'inculquer les bonnes manières. Je devais ouvrir la porte séparant notre cuisine de notre minuscule salon et m'effacer courtoisement en feignant de laisser passer une dame. Ou bien il dressait la table comme pour un repas de gala – par exemple le dîner en l'honneur des Prix Nobel – avec nombre de verres et de couteaux, et il m'apprenait l'art de m'en servir tout en faisant la conversation à d'élégantes voisines de table. Je devais incarner tantôt le Prix Nobel de physique, tantôt le ministre des Affaires étrangères ou, mieux, le Premier ministre en personne.

C'était un jeu effrayant. J'étais content quand il me félicitait, mais angoissé à l'idée de commettre une bourde dans ce monde qu'il me laissait entrevoir et où il me semblait toujours qu'un serpent venimeux était caché parmi les fleurs et les coupes en cristal.

Une fois, il avait servi au véritable dîner de gala des Prix Nobel. Son poste était à la dernière table, ce qui ne lui permettait pas d'être au contact des lauréats ni des membres de la famille royale. Cependant il tenait à ce que je sache me comporter dans toutes les situations improbables qui pourraient se présenter un jour, d'après lui, quand je serais grand. Je ne me souviens pas qu'il ait jamais joué avec moi. En revanche je savais nouer une cravate et l'art de plier les serviettes n'avait pas de secret pour moi.

J'ai dû finir par m'endormir. J'ai l'habitude de me réfugier dans le sommeil quand je suis soumis à forte pression. Je peux m'endormir n'importe où, à n'importe quel moment de la journée. Enfant, j'étais toujours à la recherche d'espaces secrets ; je me ménageais des abris derrière les poubelles et les tas de charbon dans la cour des immeubles voisins, ou encore dans la forêt. Toute ma vie, j'ai eu des cachettes dont personne n'a jamais

soupçonné l'existence ; mais aucune n'a été aussi parfaite que le sommeil.

Au réveil, j'avais froid. Ma montre avait brûlé dans l'incendie ; je me souvenais de l'avoir laissée sur la table de chevet. Je suis sorti contempler les ruines de ma maison. Des nuages déchiquetés couraient dans le ciel. À la position du soleil, j'ai deviné qu'il devait être entre dix et onze heures.

Je suis descendu jusqu'à la remise et j'ai ouvert la porte avec précaution. Les gonds sont en mauvais état et elle risque de tomber si je la tire trop brutalement. J'ai trouvé une combinaison de travail et un vieux chandail suspendus à un clou. Parmi les pots de peinture j'ai découvert une paire de grosses chaussettes et un bonnet qui faisait de la réclame pour un téléviseur commercialisé dans les années 1960. *Toujours la meilleure image.* Les lettres étaient presque effacées.

La laine du bonnet avait été grignotée par les souris. On aurait dit des trous de chevrotine. Je l'ai enfilé et je suis sorti.

Je venais de refermer la porte quand j'ai vu le sac de supermarché posé sur le banc. Jansson était passé pendant que je dormais ! À l'intérieur, un téléphone portable, des sous-vêtements et un sachet de tartines qu'il m'avait préparées. Il avait même rédigé un message sur un bout d'enveloppe :

*Le téléphone est chargé. Garde-le. Les caleçons sont propres.*

À côté du sac, une botte. Les miennes étaient vertes, celle-ci était noire. Et trop grande pour moi, car Jansson a de grands pieds.

Dans la botte, j'ai trouvé un autre message :

*Je n'en avais pas de verte, désolé.*

Je me suis demandé pourquoi il n'avait pas apporté aussi la gauche, tant qu'à faire. Mais Jansson agit selon une logique qui m'a toujours échappé.

J'ai emporté le sac et la botte dans la caravane. Les caleçons de Jansson étaient trop larges pour moi. Mais le fait qu'il y ait pensé m'a touché, bien sûr.

J'ai enfilé la combinaison en gardant ma veste de pyjama en guise de chemise et j'ai remis le chandail par-dessus. J'ai chiffonné quelques sachets en papier et les ai fourrés au fond de la botte de Jansson. J'étais habillé. Assis sur la couchette, j'ai mangé la moitié des tartines. J'avais besoin de reprendre des forces avant de décider d'un plan d'action.

Quelqu'un qui a tout perdu n'a pas beaucoup de temps. À moins que ce ne soit l'inverse.

Soudain j'ai entendu un bateau à l'approche. Après toutes ces années, j'étais capable d'en identifier un certain nombre. Là, ma seule certitude était que ce n'était pas celui de Jansson.

J'ai écouté plus attentivement ; c'était l'une des embarcations rapides des gardes-côtes, une vedette en aluminium de trente pieds équipée de deux moteurs Volvo diesel.

J'ai remis mon bonnet troué et je suis sorti. Je n'étais pas encore sur le ponton quand le bateau peint en bleu est apparu au détour de la pointe ouvrant sur le bras de mer de Skärsfjärden.

Il y avait trois personnes à bord. À ma surprise, le barreur était une jeune femme. Elle portait l'uniforme des gardes-côtes, ses cheveux blonds volaient sous la casquette. C'était la première fois que je voyais une femme parmi eux.

Elle paraissait d'une jeunesse inquiétante.

En revanche, l'homme qui se tenait prêt pour l'accostage, jambes écartées à l'avant du bateau, m'était familier. Il s'appelait Alexandersson. Physiquement, il était à l'opposé de moi : petit et gros. Myope et dégarni, par-dessus le marché.

Alexandersson était policier. Quelques années auparavant, plusieurs cambriolages s'étaient produits dans des villas fermées pour l'hiver, et il était venu interroger les habitants des îles voisines, pour savoir s'ils avaient remarqué quelque chose. L'affaire n'avait jamais été élucidée.

On s'entendait bien, Alexandersson et moi. Il était mon cadet d'une dizaine d'années. Je n'avais aucune idée de ce qu'il savait

ou non sur mon compte. Mais après sa première visite, j'avais pensé qu'il aurait pu être le frère que je n'avais jamais eu.

Nous avions bu un café ensemble ; nous avions parlé de notre état de santé, je m'en souviens, et puis de choses et d'autres. Ni l'un ni l'autre n'éprouvait le besoin d'aborder des sujets sérieux. À certains moments, nous nous taisions pour écouter les oiseaux ou le bruit du vent dans les arbres.

Alexandersson avait un chalet de vacances sur l'une des petites îles de Bräkorna. Il avait été marié pendant de longues années, et ses enfants étaient tous adultes. Un jour, sa femme l'avait quitté, j'ignore pourquoi, je ne lui ai jamais posé la question. Je devinais chez lui un profond chagrin. Est-ce que je me reconnaissais en lui ? Cela fait partie des questions auxquelles je ne sais pas répondre.

Il a sauté sur le ponton, a capelé l'amarre au taquet, et on s'est serré la main. L'autre homme, que je ne connaissais pas, a sauté à son tour. Il n'avait pas l'air d'avoir le pied marin. Il s'est présenté : Robert Lundin, ingénieur sécurité incendie. Il avait un accent que je n'ai pas réussi à situer. Peut-être l'intérieur du Norrland ?

La jeune femme, qui avait entre-temps arrêté le moteur et amarré à l'arrière, s'est approchée et m'a salué d'un mouvement de tête. Elle était vraiment très jeune.

– Je m'appelle Alma Hamrén. Désolée de ce qui t'arrive[1].

J'ai acquiescé. J'étais sur le point de fondre en larmes. Alexandersson s'en est aperçu.

– Bon. On va aller regarder ça.

Alma Hamrén est restée près du bateau. Elle avait commencé à rédiger un texto sur son téléphone. Ses doigts pianotaient à toute vitesse.

Personne n'avait jusque-là commenté le fait que je portais

1. Le tutoiement est de règle en Suède depuis les années 1970.

des bottes de couleur différente. Ils avaient pourtant dû s'en apercevoir.

Les vestiges de la maison fumaient encore par endroits.

– Alors ? m'a demandé Alexandersson. Une idée ?

J'ai dit la vérité. Aucune bougie, cigarette ou lampe à pétrole allumée quand j'étais monté me coucher. J'avais dormi deux heures à peine et je m'étais réveillé au milieu du brasier. J'ai mentionné le fait que l'électricité avait été refaite récemment.

Lundin écoutait la conversation, un peu en retrait. Il n'a pas posé de questions. J'avais bien compris que c'était lui qui allait à présent tenter d'établir l'origine de l'incendie. J'espérais qu'il trouverait la réponse. Je voulais savoir.

Il a commencé à faire le tour des décombres en compagnie d'Alexandersson. Je les observais à distance. Ils avançaient de façon méthodique, concentrée. Parfois, l'un des deux se penchait pour examiner quelque chose.

Soudain j'ai été pris d'un vertige et j'ai dû prendre appui contre la vieille pompe à eau.

Alexandersson m'a lancé un regard pénétrant. J'ai secoué la tête et je me suis éloigné vers la caravane. Assis sur les marches, je me suis efforcé de respirer à fond. Après quelques minutes j'ai pu me relever. J'ai fait quelques pas, mais dès que je les ai aperçus je me suis arrêté. Ils se parlaient à voix basse. De temps à autre, Alexandersson se tournait vers la caravane. Il ne pouvait pas me voir ; j'étais caché par les branches basses du chêne.

Je savais sans savoir. Ils discutaient des causes de l'incendie. Du fait qu'il n'existait aucun facteur accidentel susceptible de l'avoir déclenché. Du fait que je l'avais peut-être provoqué moi-même.

Je retenais mon souffle. Était-ce possible qu'ils aillent imaginer une chose pareille ? Ou bien était-ce inévitable, une hypothèse parmi d'autres, aucune possibilité ne devant être écartée a priori, fût-elle complètement déraisonnable ?

À la fin, ils se sont remis en mouvement. Lundin prenait des photos.

J'ai écarté les branches et je me suis avancé vers eux.

– Comment ça se passe ?

– Ça prend du temps, a dit Alexandersson. C'est délicat.

Lundin a opiné.

– Très délicat. Impossible de se faire une idée à première vue.

Alma Hamrén s'était assise sur le banc où j'avais l'habitude d'examiner Jansson. Elle pianotait toujours sur l'écran de son téléphone.

Ils ont continué pendant deux heures avant de déclarer qu'ils reviendraient sans doute dans l'après-midi. J'ai dit que je ne serais pas là. Je devais aller me ravitailler sur la côte.

Je suis resté sur le ponton jusqu'à ce que le bateau ait disparu derrière la pointe. Puis je suis remonté vers les ruines. Ils avaient rangé quelques-unes de leurs découvertes sur une petite bâche.

J'ai identifié des fragments de câbles, des plombs fondus provenant de mon tableau électrique et un petit objet tordu, noirci, qu'il me semblait vaguement reconnaître. Je me suis penché pour mieux voir.

C'était une boucle de chaussure.

Ma gorge s'est nouée.

Cette boucle appartenait à la merveilleuse paire de souliers que m'avait offerte autrefois Giaconelli, l'ami de ma fille, le maître bottier des forêts du Hälsingland.

C'est à cet instant que j'ai compris que j'avais réellement tout perdu.

De mes soixante-dix ans de vie, il ne restait rien.

Je n'avais plus rien.

# 3

Je contemplais ma maison disparue. En la fixant du regard suffisamment longtemps, il me semblait que je réussirais à la recréer, intacte, au-dessus des décombres.

On aurait dit une scène de guerre. J'étais de plus en plus secoué. La vision du pommier noirci me remplissait d'un mélange de chagrin et de dégoût. C'était une violence supplémentaire faite à la mémoire de mes grands-parents. J'imaginais que cet arbre donnerait désormais des pommes noires que personne ne pourrait manger. Il était comme mort.

Douze heures s'étaient écoulées depuis que je m'étais jeté hors de la maison avec mes deux bottes gauches aux pieds. Je ne réalisais toujours pas l'ampleur de ma perte. J'éprouvais seulement le manque confus de tout ce qui avait brûlé dans l'incendie. Par-dessus tout, peut-être, je regrettais mes journaux intimes, ces cahiers que j'appelais mon journal de bord. Je n'y avais pas pensé un seul instant en fuyant la maison. Les cahiers avec leur reliure noire n'étaient plus qu'un peu de cendre. J'avais pu sauver ma peau. C'était tout.

J'ai baissé les yeux de nouveau vers la boucle de soulier tordue posée sur la bâche d'Alexandersson.

Elle ressemblait à un insecte. J'ai songé à ces gros scarabées qu'on appelle des cerfs-volants et qu'on voyait toujours l'été, sur l'île, dans mon enfance. Ils avaient disparu, nul ne semblait

savoir pourquoi. J'avais demandé à Jansson s'il en restait à sa connaissance quelque part, parmi les chênaies de l'archipel. Il avait interrogé tous les habitants à qui il livrait le courrier. Personne n'avait vu de cerf-volant depuis les années 1960, à part la veuve Sjöberg, qui vivait dans l'unique maison de l'île de Nässelholmen. Chez elle, il y en avait plein, avait-elle confié à Jansson. Mais la veuve Sjöberg était connue pour mentir sur tout.

J'ai ramassé le cerf-volant de métal noirci. Je me suis demandé de quel matériau il pouvait être fait, car le bougeoir en argent que mon grand-père avait offert à ma grand-mère pour leurs noces de diamant avait fondu avec le reste.

Je ne pourrais pas interroger Giaconelli. Après toutes les années passées dans les forêts du nord de la Suède, il avait brusquement choisi de retourner en Italie.

Aucun de ses rares amis n'avait été informé de son projet. Il semblait avoir abandonné l'atelier en toute hâte. La porte d'entrée n'était même pas fermée. Elle battait au vent quand un voisin était arrivé pour faire réparer une chaussure de chantier dont la semelle s'était rompue.

Giaconelli avait honoré ses dernières commandes avant de quitter son établi et de disparaître.

Par la suite, j'avais appris par ma fille qu'il était rentré dans son village natal, près de Milan, et qu'il était mort peu de temps après.

Qu'étaient devenus ses outils, ses peaux, son transistor qui diffusait de la musique d'opéra ? Louise elle-même semblait l'ignorer.

Ma dernière conversation téléphonique avec elle remontait à deux semaines. Elle m'avait appelé tard un soir, alors que je venais de m'endormir. Elle se trouvait dans un café bruyant près d'Amsterdam, et n'avait pas voulu me raconter ce qu'elle faisait là-bas, bien que je lui aie posé à deux reprises la question. Elle

voulait juste savoir si j'étais encore en vie, avait-elle dit. Je lui ai demandé si elle allait bien. Parfois j'ai l'impression d'être avec elle à la fois le médecin et le patient.

Comment Louise réagirait-elle en apprenant que ma maison avait brûlé ?

Je la connaissais si mal que j'étais incapable d'imaginer sa réaction. Elle pouvait hausser les épaules et passer à un autre sujet. Ou entrer dans une rage folle et se déchaîner en accusations contre moi qui n'avais pas réussi à empêcher la catastrophe. Ou peut-être me soupçonnerait-elle, elle aussi ?

J'ai reposé la boucle, je suis reparti vers la caravane et j'ai mangé les dernières tartines de Jansson avant de me mettre en route. J'ai un petit hors-bord de dix-huit chevaux. Si la météo est bonne et la mer calme, il peut atteindre douze nœuds. J'ai démarré le moteur et je me suis assis à la barre, sur le coussin envahi de moisissures.

En me retournant, j'ai eu un coup au cœur. J'avais toujours pu apercevoir les fenêtres du premier étage par-dessus la cime des arbres. À leur emplacement, il n'y avait plus qu'un trou. Cela m'a fait si peur que j'ai failli foncer sur le petit banc de sable qu'on appelle Kogrundet ; je l'ai évité de justesse.

Un peu plus loin, j'ai coupé le moteur. La mer était déserte. Seul un harle volait au ras de l'eau, à une vitesse vertigineuse, vers les derniers rochers avant le large.

J'avais froid. Un froid qui venait de l'intérieur, du plus profond de moi-même. Le bateau dérivait. Je me suis couché de tout mon long et j'ai regardé le ciel, où un banc de nuages commençait à se former. Il y aurait de la pluie avant la nuit.

L'eau clapotait contre la coque en plastique. J'essayais de prendre une décision.

Le téléphone de Jansson a sonné dans ma poche. Ce ne pouvait être que lui.

– Tu es tombé en panne ?

J'ai tourné la tête pour voir d'où il me regardait. Mais la mer était vide. Pas de bateau, pas de Jansson.

– Pourquoi diable veux-tu que je sois tombé en panne ?

J'ai immédiatement regretté mon ton exaspéré. Jansson était plein de bonnes intentions. Je me disais parfois que les innombrables lettres qu'il avait distribuées au cours de sa vie étaient comme une déclaration d'amour à la population décimée de ces îles. Pour lui, le fait de lire le courrier des estivants participait sans doute de ses attributions, peut-être même de ses devoirs. Il devait se tenir informé de ce que ces gens, qui surgissaient parmi nous le temps d'un été, avaient comme opinions sur la vie et la mort et sur nous autres, les habitants à l'année.

– Où es-tu ? ai-je demandé d'une voix radoucie.

– Chez moi.

Il mentait. De chez lui, il n'aurait pas pu me voir. Ça m'a déçu. Pendant toutes ces années, j'avais pourtant mis un point d'honneur à ne pas me laisser émouvoir par le comportement des autres. Si Jansson avait parfois tendance à écorner la vérité, ça m'était égal. Mais là ? Alors que je venais de perdre ma maison et tout ce que je possédais ?

Je me doutais qu'il se tenait sur un rocher quelconque, avec ses jumelles.

Je lui ai dit que je laissais dériver le bateau un moment parce que je souhaitais réfléchir. Ensuite, je continuerais jusqu'au port et j'irais acheter ce dont j'avais besoin.

– Je vais démarrer maintenant. Si tu tends l'oreille, tu entendras que mon moteur fonctionne très bien.

J'ai raccroché sans lui laisser le temps de réagir. Le moteur a démarré. J'ai accéléré en direction de la côte.

Ma voiture est vieille, mais fiable. Elle stationne à l'année un peu au-dessus du port chez une femme étrange du nom de Rut Oslovski. Personne ne l'appelle par son prénom, tout le monde

dit Oslovski. Elle m'autorise à laisser ma voiture chez elle, et en échange je mesure sa tension quand elle me le demande. Je garde à cet effet un tensiomètre et un stéthoscope dans ma boîte à gants. Elle souffre d'hypertension ; vu qu'elle n'a même pas quarante ans, une surveillance s'impose.

On ne sait pas grand-chose sur elle. D'après Jansson, elle a débarqué un beau jour il y a une vingtaine d'années. Son suédois n'était pas fameux et elle affirmait être originaire de Pologne. Elle avait obtenu le droit d'asile et, par la suite, la nationalité suédoise, mais Jansson, qui peut être très méfiant, disait qu'on n'avait jamais vu son passeport, ni la moindre preuve qu'elle avait vraiment été naturalisée.

À la surprise générale, Oslovski s'était révélée être une mécanicienne hors pair. Et elle n'avait pas peur de se lancer dans des travaux éprouvants comme la réparation d'appontements au printemps, quand le dégel déstabilise l'axe des caissons. Les autres bricoleurs professionnels du coin l'avaient à l'œil. Mais personne n'avait pu l'accuser de casser les prix.

À part ça, c'était une solitaire. Parfois elle disparaissait pendant des mois d'affilée sans prévenir personne.

J'ai amarré le bateau au fond du port et je suis allé chercher ma voiture. Oslovski n'avait pas l'air d'être chez elle.

Il me faut en temps normal vingt minutes pour gagner le village. Là, j'ai vu que ça allait beaucoup plus vite et je me suis rendu compte que je mettais ma vie en danger. J'ai ralenti. L'incendie de ma maison avait détruit quelque chose en moi. Les êtres humains ont, eux aussi, des poutres qui les font tenir, et qui peuvent se briser.

Je me suis garé dans la rue principale. En réalité, il n'y en a pas d'autre. Le village se trouve au fond d'une baie empoisonnée par les métaux lourds d'usines qui existaient là dans le temps. Par exemple une tannerie dont j'ai gardé le souvenir

parce qu'elle répandait partout son odeur délétère quand j'étais enfant.

La caisse d'épargne est logée dans une maison blanche au bord de la baie.

Au guichet, j'ai déclaré n'avoir ni carte de crédit ni carte d'identité, vu qu'elles avaient disparu dans l'incendie de ma maison. L'employé avait beau me connaître de vue, il ne semblait pas très sûr de la marche à suivre. Une personne sans carte d'identité constitue une menace.

– Je peux réciter mon numéro de compte. Il devrait y avoir environ cent mille couronnes dessus, à cent ou deux cents couronnes près.

Je lui ai dicté les chiffres pendant qu'il pianotait sur son clavier. Il a plissé les yeux.

– Quatre-vingt-dix-neuf mille et neuf couronnes, a-t-il dit.

– J'aurais besoin d'en retirer dix mille. Comme tu peux le voir, je suis en veste de pyjama. J'ai tout perdu.

J'avais élevé la voix, volontairement. Le silence s'est fait dans l'agence.

Deux femmes travaillaient derrière la vitre, en plus de l'employé qui s'occupait de moi. Trois clients attendaient leur tour. Tous me regardaient. Je me suis incliné, comme s'ils m'avaient applaudi. C'était ridicule.

L'employé a compté les billets avant de me les remettre. Puis il m'a aidé à commander une nouvelle carte de crédit.

Après avoir empoché un stylo publicitaire et quelques bordereaux de remise de chèques, j'ai traversé la rue et je suis entré dans le salon de thé avec l'idée de rédiger la liste de ce que je devais acheter en priorité.

La liste s'est allongée démesurément. J'ai épuisé les bordereaux et une serviette en papier et je n'avais toujours pas fini. Le découragement m'a assailli.

Soudain, je ne voyais pas comment j'allais pouvoir supporter

la douleur et le chagrin qui me frappaient. J'étais trop vieux pour recommencer. L'avenir était muet. Je ne voyais pas d'issue.

J'ai chiffonné les bordereaux et la serviette, j'ai fini mon thé et je suis sorti. Dans l'unique magasin de vêtements, j'ai pris des chemises, des sous-vêtements, des chaussettes, un pull, un pantalon et une veste, sans regarder le prix ni la qualité. Après avoir rangé les sacs dans la voiture, je suis allé chez le marchand de chaussures. Je voulais des bottes en caoutchouc, mais le seul modèle qu'ils avaient était fabriqué en Italie. Cela m'a indigné. La vendeuse était une jeune fille à la tête enveloppée d'un foulard, qui parlait un suédois hésitant. Je me suis forcé à rester aimable. C'était difficile.

– Il n'y a pas de bottes suédoises ? Des Tretorn ordinaires ?

– On a celles qui sont là-bas en rayon, c'est tout.

– C'est insensé qu'on ne puisse pas trouver une paire de bottes suédoises en Suède.

J'essayais de ne pas hausser le ton, mais ma voix cassante et artificielle a dû me trahir car j'ai vu que je lui faisais peur. Cela m'a exaspéré.

– Est-ce que tu comprends au moins de quoi je parle ?

Elle est restée muette. Ce n'était pourtant pas comme si je m'étais montré grossier ou menaçant. J'avais posé une question simple et normale, qui appelait une réponse simple et normale.

– Il n'y en a pas d'autres que celles-là, a-t-elle dit enfin.

– Alors tant pis. C'est très regrettable.

J'ai tourné les talons. Je n'ai pas pu m'empêcher de claquer la porte.

À la droguerie-quincaillerie ils n'avaient pas non plus de bottes, seulement des chaussures de sécurité à bout renforcé. J'ai acheté une montre et je suis parti me ravitailler au supermarché. Je savais qu'il y avait dans la caravane un réchaud à gaz, une poêle et deux casseroles. J'ai pris un panier en plastique et je l'ai rempli avec indifférence. Rien ne me faisait envie.